

Le chien de Cham

Autor(en): **Ferco**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 25

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gelinotte, d'autant que c'est, chez nous, un gibier assez rare. Aussi, tout en continuant mes visites, je me pourléchais d'avance en songeant au dîner qui m'attendait. Je voyais une gelinotte bardée de lard, délicatement enveloppée de feuilles de vigne et rôtissant douillettement à un feu de bois. Je me la représentais déjà couchée dans un plat long, dorée à point, succulente, rebondie, exhalant une fumée savoureuse, et je l'arrosais en imagination de quelques gouttes de jus de citron, afin de mieux développer l'arôme de cette chair fondante, finement imprégnée d'un léger parfum de bourgeons de sapin.»

Tout en parlant, la physionomie gourmande du docteur s'allumait, ses yeux bleus pétillaient, et il passait sensuellement sa main sur ses lèvres humides.

« Cette perspective, continua-t-il, me faisait prendre en patience mes stations dans les hameaux de la montagne, le bavardage interminable des vieilles femmes, les cris des marmots que je médicamenteais. Tout à travers mes pansesments, mes auscultations et mes ordonnances, je songeais en mon par-dedans : « Tu auras une gelinotte à ton souper ! » Et cela m'emplissait de bonne humeur et de mansuétude... »

« Je revins très tard au logis, un peu moulu par les cahots de ma voiture, mais soutenu intérieurement par l'espoir affriolant de cette gelinotte. Dès que la jument fut dételée et remise en son écurie, après m'être déchaussé, lavé et enveloppé dans ma robe de chambre, j'entraî en chantonnant dans la salle à manger, où le couvert était déjà mis, et où Mme Save m'attendait.

— Quel est le menu pour ce soir ? demandai-je en prenant un petit air indifférent.

— Mon ami, répondit tranquillement Mme Save, nous avons le restant du gigot d'hier et des artichauts à l'huile et au vinaigre.

« Je souris dédaigneusement, comme un homme qui sait à quoi s'en tenir, et je repris :

— Tout cela est bon comme entrée de jeu, ma chère amie. Mais le plat de résistance, le rôti ?

— Quel rôti ?... Il n'y a pas de rôti.

— Comment ! Et la gelinotte ?

— Quelle gelinotte ? murmura ma femme en rougissant un tantinet, malgré son aplomb.

— Eh ! la gelinotte que le père Jacquemet a apportée... Je l'ai rencontrée ce matin, et il m'a dit qu'il venait de te la remettre en mains propres.

— Ah ! répéta Mme Save d'un air distraité, la gelinotte !... En effet..., je me souviens.

— Eh bien ! m'écriai-je impatienté.

— Eh bien ! je l'ai envoyée à notre gendre...

J'ai pensé qu'à Paris ce gibier est rare et cher, et je l'ai expédié aux enfants par le premier train.

« Je vous avoue, mon cher Philippe, que tout d'abord je donnai au diable les gendres trop aimés de leur belle-mère. J'étais furieux de m'être leurré tout le jour de cette gelinotte... Mais enfin, après vous avoir maudit vingt-quatre heures, je vous ai pardonné. Était-elle bonne, au moins ?

— Beau-père, répondit gravement Philippe, je ne sais si elle était bonne ou mauvaise. Je vous jure mes grands dieux que je n'ai jamais tâté de votre gibier.

— Voilà qui est fort ! s'exclama l'impétueux docteur. Voyons, je puis vous préciser la date. C'était le 8 septembre, jour de la Nativité !...

— Ni ce jour-là, ni un autre, je n'ai vu de gelinotte sur ma table. Demandez à ma femme !

Comme le docteur brûlait d'éclaircir le mystère de la gelinotte, nous rentrâmes au Vivier. On n'attendait plus que nous pour le déjeuner. A peine Philippe eut-il déplié sa serviette qu'il interpella sa jeune femme :

— Marthe, le docteur a tué ce matin une gelinotte. Et, à ce propos, te souviens-tu que ta mère t'en ait expédié une l'an dernier ? Es-tu sûre qu'elle nous soit parvenue ?

— Je crois bien, qu'elle lui est parvenue ! s'écria Mme Save ; j'ai encore l'accusé de réception, et le docteur en a assez bougonné ! Tu te

rappelles, Marton, c'était le jour de la petite Notre-Dame ?

— Oui, effectivement, je me rappelle, dit négligemment la jeune femme.

— Mais, repartit Philippe, nous ne l'avons pas mangée, cette gelinotte, et tu ne m'en as jamais parlé !

— Non, mon ami, je voulais faire une politesse au médecin qui a soigné « baby », et je la lui ai envoyée aussitôt après l'avoir reçue...

— Enfin ! soupira railleusement le docteur, celui-là était peut-être célibataire ! Espérons qu'il aura mangé la gelinotte ! A. Theuriet.

LE CHIEN DE CHAM

On conte que le caricaturiste Cham fut le héros de l'anecdote que voici. La scène se passe sous le Second Empire, dans une gare de la Seine Inférieure, un jour de fête foraine.

Cham, voyageant seul, aperçoit au guichet des billets une nombreuse famille d'Anglais. A les entendre, il se met tout à coup en tête de prendre l'accent britannique. Réflexe comique.

Tenant sous un bras un petit toutou noir, il se dirige vers le quai. Au moment où il entre dans un wagon, un employé survient :

— Votre billet ?

— Voici.

— Bon merci. Mais, pardon, monsieur, vous ne pouvez prendre ainsi votre chien avec vous.

— Pardon, je garderai lui ! répond Cham.

— En bas le chien ! Pas de chien ici, murmure une dame assise dans le compartiment.

— Sortez le chien !

— No, il reste avec moi, réplique Cham aussi calme.

— Vous n'avez pas le droit, surtout parce qu'il n'a pas de muselière insiste d'une voix plus forte l'employé.

Pour toute réponse, à ce moment Cham embrasse l'animal pressé sur sa poitrine, puis comme très ému :

— Ooh ! soupire-t-il, ooh ! pauvre cher Black, on vous veut du malheur, charmante bête. Inutile d'aboyer pour faire une protestation, je garde vous contre moi, soyez tranquille.

— Allons, allons ! retirez l'employé, pas de résistance ou je vais chercher le chef de train. Les chiens sont taxés et doivent être enfermés dans les paniers clos.

— Pas mon animal !

— Le vôtre aussi, aucune exception. Descendez.

— Je dis, no, entendez-vo. No, car en Angleterre si j'étais en ce moment, on me laisserait mettre simplement mon tendre cher Black dans le filet...

— Dans le filet, pour qu'il fasse ses incongruités sur nos têtes !... Cet homme est fou, s'écria la voyageuse acariâtre.

— L'insolent étranger ! fit une autre voix pointue.

L'employé avait fait signe sur le quai au chef de train, qui vint prendre part à la conversation. La discussion s'enflamma davantage. Devant le mauvais vouloir du voyageur qui refusait avec acharnement de redescendre et de se séparer de son chien, le chef s'emporta.

Au bas du wagon un rassemblement de curieux s'était formé. Un gendarme même vint se mêler au groupe, et, dès qu'il fut mis au courant :

— Qu'il faut en finir subséquemment, monsieur l'English !... Sachez que la patience française vous donne une minute pour vous mettre en règle sinon la force va s'en mêler.

— Adorable Black, se lamente alors Cham en embrassant de nouveau son petit toutou, tu vas donc rendre ton dernier soupir si le sabre de cet cruel guerrier perce à toi le cœur !

Et d'un geste grandiose il tend la bête immobile au chef de train.

Tout le monde se mit à rire. C'était un chien empaillé que le caricaturiste facétieux venait de gagner à une loterie de la foire. Fercu.

LE PORTRAIT

(Nouvelle).

Le train file dans la nuit. Dans un compartiment de troisième, un jeune couple, Marcel et Suzanne se sourient en se tenant la main. La fatigue venant, la jeune épouse s'endort, sa tête appuyée sur l'épaule de Marcel.

Le sommeil ne peut l'atteindre lui, et sa pensée s'en va, égrenant les jours du mois qui viennent de s'écouler.

C'était au lendemain de la foire de Moudon que la première scène eut lieu. Tout le monde était contre lui à la maison. Le père, la mère, son frère et même son oncle Henri de la Colombe.

Un mariage pareil, mais il est fou. Qu'il se marie, il n'y avait pas de mal là, il était d'âge à prendre femme, mais épouser une ouvrière, lui, un fils d'agriculteur ! Eh donc, on y avait déjà pensé à son mariage. On avait même eu à ce sujet-là, certaines conversations avec les Martin des « Saugeettes », dont la fille Yvette, charmante et très sérieuse, et qui lui apporterait avec toutes ses bonnes qualités, une dot magnifique. Mais, non ! il n'avait d'eux que pour sa Suzanne, une enfant élevée par charité.

Quand on lui demandait s'il avait quelque chose contre Yvette, invariablement il répondait : « Non, mais Suzanne est si jolie ». Et même par la suite, il ne répondit même plus, il sortait simplement de sa poche le portrait de Suzanne. Pour lui, ce portrait parlait plus éloquemment pour sa cause que ses propres paroles et il le chargeait volontiers de répondre à sa place. Son père avait beau lui parler argent, avenir et ajouter qu'il ne voyait pas très bien cette « Suzanne » sarcler les choux et porter la « mitre » aux porcs, il montrait la photo en souriant. Quand sa mère lui parlait famille, relations, il sortait le portrait de sa poche. Et malgré tout, ils ne pouvaient ne pas la trouver jolie fille avec son gentil visage, sa bouche ronde, menue, qui avançait un peu comme étonnée et son petit nez malicieux qui semblait plaisanter avec les nuages. Pour sûr, le portrait avait une éloquence particulière et lui répondait bien. Cela les fâchait aussi, que pour finir un soir, le père lui avait répondu :

— Tu nous embêtes finalement avec ce portrait, mon fils, et nous ne tenons pas à voir l'original. Puisque tu ne veux pas tenir compte de nos désirs et que, malgré nos conseils tu tiens absolument à fréquenter cette fille, tu es libre, mais sache bien, qu'elle ne mettra jamais les pieds ici. Tu es un grand garçon et en droit de faire toutes les bêtises que te passent par la tête, mais tu les feras tout seul et tu n'auras plus à compter sur nous, je t'en réponds.

Il avait fait un pas vers la porte. Son frère était sur le seuil et essaya de le retenir par un regard de reproche, mais il passa sans rien lui dire, et se retourna pourtant pour montrer une dernière fois le portrait. Et puis, loin.

Quelques semaines plus tard, leurs témoins derrière eux, ils se mariaient dans la petite ville de L... Le discours de l'officier d'état civil fut débité comme par un phonographe réglé trop vite. Pas de parents ; ceux de Marcel n'ont pas voulu venir, évidemment, et ceux de Suzanne, elle ne les a jamais connus.

Elle est en blanc tout de même, parce qu'il n'y a pas de raison qu'on ne soit pas en blanc quand on se marie jeune et sage. (Et c'est peut-être pour cacher quelque tristesse). Marcel croit lire une peine dans les yeux de sa « tendre moitié », c'est pourquoi il dit pour la rassurer :

— T'en fais pas, ma petite Suzette, c'est pour nous qu'on se marie, ce n'est pas pour les autres !

Il a tout de même le cœur un peu serré, comme toutes les fois que l'on fait un coup de tête, mais il est heureux tout de même. Il épouse la femme qu'il aime, est-ce que tout n'est pas là ?

Le train, comme un grand affamé, dévore les kilomètres de rails qui lui sont offerts. De temps